

Drancy-Sobibór, les évadés du train de la mort

Publié le 29/05/2026

Dans «Les évadés du convoi 53», Benjamin Fogel raconte la fuite en 1943 de treize personnes dont son grand-père, d'un train qui transportait plus de mille Juifs déportés.

La Seconde Guerre mondiale a prouvé maintes fois que la vie pouvait tenir à un regard, un froncement de sourcil, une décision prise à la hâte. Chez les Fogel, elle aurait pu s'éteindre dans un camp de la mort à cause d'une coucherie de Robert, le fils d'Armand (qui se prénomme en réalité Aaron, mais en ce début des années 1940 mieux vaut cacher tout ce qui indique que vous êtes juif).

Robert Fogel, donc, est un jeune homme pressé, séduisant et vite séduit. Il gère les tâches administratives d'un célèbre dermatologue de l'hôpital Broussais et c'est là qu'il s'entiche de Lucie Jaouen, infirmière. *«Avant Robert, elle n'avait jamais fréquenté de Juifs, et aujourd'hui encore elle ne saurait dire ce qui les distingue des autres. Son père, Georges Jaouen, breton, l'a souvent dit à son gendre : il n'a rien contre les Juifs. Il les juge mesquins et calculateurs, ce qui n'est pas pire à ses yeux que les Français, aigris et envieux.»* Lucie croit même être amoureuse de Robert. Mais un jour où elle débarque chez lui sans prévenir, elle le trouve au lit avec une autre femme. Alors, pour se venger, elle adresse la lettre suivante au Commissariat général aux questions juives : *«Le Juif Robert Fogel travaille à l'hôpital Broussais où il est en contact avec des non-juifs. Il ne respecte pas les ordonnances en vigueur et s'affiche régulièrement sans son étoile jaune. Il aurait également déserté l'armée française et fait réaliser de faux papiers.»* Et la missive est signée *«Une Française au service de la justice»*.

C'est ainsi que la famille Fogel va être embarquée par la police française le 26 février 1943 à 6 h 30 du matin. Armand et Hélène, les parents, Robert et son petit frère Paul, les enfants. Celui-ci ne comprend pas. *«Pour les Fogel, être juif signifie moins croire en une entité supérieure qu'aux vertus de bons moments en famille.»* Seul Israël Schneidermann, le père d'Hélène, est attaché aux pratiques religieuses. Ce matin-là, il parvient à échapper à la police.

Générosité et courage inouïs

Après différents rebondissements, Armand, Robert et Paul Fogel vont se retrouver enfermés dans le convoi 53 qui quitte Drancy avec plus de mille Juifs déportés vers le camp d'extermination de Sobibór, en Pologne. Ils savent pour la plupart que la mort les attend au bout du voyage. Alors treize d'entre eux vont tenter l'impossible pour y échapper et, parmi eux, Robert et Paul Fogel, le grand-père de Benjamin Fogel, l'auteur de cet incroyable récit. Incroyable car, dans un moment où dominant la lâcheté, la bêtise, la méfiance et la haine, ces treize-là vont faire preuve d'une détermination, d'une générosité et d'un courage inouïs.

Galvanisés et protégés par un certain Sylvain, ils vont entreprendre de scier le plancher du wagon avec les malheureux outils qu'ils sont parvenus à cacher, deux couteaux-scies et une lame de rasoir. Ils vont s'y appliquer en redoutant à chaque instant d'être repérés par un garde allemand ou trahis par un déporté apeuré. Tout le monde sait que les représailles peuvent être dramatiques : la décision de tuer étant totalement arbitraire, leurs geôliers peuvent se venger sur n'importe lequel d'entre eux, voire sur plusieurs. Armand soutient féroce ses fils et leurs camarades mais lui ne s'échappera pas. Sa femme a été conduite à Sobibór par un autre moyen, il veut la retrouver, quitte à mourir avec elle.

«La Marseillaise» pour masquer le bruit

Le temps presse, d'autant que l'odeur devient pestilentielle dans le wagon. Dans un virage, des tonneaux remplis de merde se sont renversés sur certains détenus, le cauchemar est total. *«Dans la nuit sombre, alors que la majorité des corps sont recroquevillés sur eux-mêmes, le jeune Bernard Rozenberg entonne la Marseillaise. D'abord perplexes, Paul et Sylvain comprennent qu'il s'agit de masquer le bruit du travail, tout en leur donnant du cœur à l'ouvrage. [...] Bientôt de nouvelles intonations viennent nourrir l'ensemble. La Marseillaise prend de l'ampleur, déchire l'espace sonore et recouvre tous les bruits. [...] L'intégralité du wagon chante à l'unisson, pendant que Sylvain, machine humaine alimentée par la ferveur et la conviction intime qu'ils vont s'en sortir, malmène à nouveau le bois. "Voilà l'esprit juif", se dit Paul, sans savoir d'où lui vient cette pensée - La Marseillaise, une rengaine juive ? - prenant simplement conscience que la force de leur union face à l'adversité remue quelque chose en lui.»*

Bien sûr, ils croiront maintes fois périr. Mais ils ne renonceront jamais. Ce qui permettra au petit-fils de Paul, des décennies plus tard, de s'échapper du genre du polar pour écrire ce magnifique roman, hommage aux évadés du convoi 53, une façon de garder vivace le souvenir de Sylvain, Robert, Paul et tous les autres, de «*veiller sur [eux] en racontant [leur] histoire*».